Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 57 (1919)

Heft: 5

Artikel: Duè z'histoirès

Autor: J.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-214482

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 20.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

figure les mêmes sons par un signe unique et supprime les lettres qui ne se prononcent pas, notamment la marque du pluriel. « Pourquoi, dit-il avec raison, pourquoi vouloir imiter la langue française dans ses multiples difficultés et ses nombreuses aberrations?» Pour faciliter encore la lecture de son ouvrage, il donne en quelques lignes un clair aperçu de la prononciation.

Nous venons de relire le livre de Tobi, et nous y avons pris le même plaisir qu'il y a douze ans. C'est que, en son idiome si riche et si alerte, c'est non seulement une mine de joyeusetés, mais encore une galerie de tableautins d'intérieur et de plein air, où sont peints au vif nos bons voisins, avec leur gaîté, leur vivacité, leur esprit naturel, avec leurs solides qualités et aussi avec les menus travers communs à tous les mortels. On y voit combien ils sont restés simples dans leurs goûts, fidèles à leurs saines traditions; ennemis des songecreux, des trouble-fêtes, autant que des mécréants, des orgueilleux, des hâbleurs et des avares; quels tours impayables ils jouent aux médisants, aux mauvais ménages, aux piliers de cabaret, sans dédaigner eux-mêmes le jus de la treille; enfin le pittoresque de leurs innombrables sentences, et cette promptitude dans les réparties, qui indique un esprit éveillé et dont les tout jeunes Gruyériens donnent déjà mille exemples. Ecoutez donc les réponses ciaprès que fait à une bonne dame un bambin de Bulle ou de Gruyère:

La dame : « A nekoué i-tho? »

– I chu a mon chèna.

— È a ton chèna kemin ly dyon-the?

- Ly dyon kemin a mè.

- Ma, tè, kemin i-tho anom?

- Chu anom kemin mon chèna.

- Ithè-vo prâ intche-vo?

No chin atan tiè ke no j-an dè tachè.
È vouéro i-vo dè tachè?

No j-in d'an ti a tzakon ouna, madama. 2).

On peut rapprocher de ces répliques les propos, plus irrévérencieux encore, tenus par un petit bonhomme à la vue d'un couple disgrâcié par la nature : le mari mal bâti, la femme boîteuse:

Le galopin, à des camarades avec lesquels il joue à la rue : « Hâ! vuityè-vê, i parè ke la mènadzèri ly-a ourâ la dzèbe i chindzo!

L'épa, du kemin n'a klyotze, ch'arithè, chè rèvirè kontre chti chenapan, è in ly mothrin le poin ly fâ:

- È-the por mè ke te di chin?

Na, répon le kachèrou, ke ly-èthi dza prè a dèkanpâ.

- È-the po ma fèna?

- Na.

Ebin po nekoué è-the?

- Ly-è po ti dou, ke rèpon le manifè in fotin le kan a vintro debotenâ. 3).

Dans un autre exemple de méchante langue, Tobi di j-èlyudzo montre deux commères qui se détestent et qu'un pieux devoir amène en même temps au chevet d'une morte. Elles s'abordent, un peu embarrassées tout d'abord et non sans se tenir sur leurs gardes.

La Juli, k'irè la plye pivrâye, ly-a la premire demandâ a Goton dè chè novalè.

- Kemin va? ke ly fâ in chè rèkoukilyin.

— Ora, va ôtiè mi, ke ly rèpon Goton, ma chu-jouva bin malâda.

Tyi-vo j-à?

N'in ché achurâ rin, ly-è kru d'ithre inpoje-

- Ma, n'è på pochublyo; vo vo cheri poutithre mouâcha la linvoua, ke li fâ la voudėja. 4).

Mais les Gruyériennes ne sont pas toutes de cet accabit, il s'en faut de beaucoup. D'être vives, ne les empêche pas d'avoir bon cœur, même à l'égard des animaux. Voyez un peu le croquis suivant, qui dans son réalisme est un petit chef-d'œuvre:

L'ôtre né, nothra Kathyô irè akrèptenâye dêrè sa tchivra, le brotzè aria in plyèthe, in trin de manihlyâ daveron l'uvro a chta poura bedyèta. To d'on kou, la bega (ly-è le nom a la tchivra) keminthè a ch'èkarpâ, lèvè la kuva è... léchè kor on ré ke n'avi på la mima kolâ tiè le lathî...

Kridė-vo ke la Katyô chẻ chi grô impontâye, è ke ly ôchẻ rẻmouâ chon brotzẻ ? O là na ! Chẻ virẻ d'la på d'la kabra, è to t-in aryin adi, in ly fajin di galé j'yè, i chè betè a dre :

- Fâ adi, fâ adi, poura miya, le kolèri !... 5).

Cette candeur, l'auteur la montre chez une autre bonne femme, âme charitable qui ne songeait qu'à soulager son prochain et qui avait pris des billets de deux loteries, dont une de Fribourg:

Du ke ly a-j-ou pri chtou bilyè ly-a préyi chin Dzoje chin debreda po ke ly fache la grathe de réuchi a avi ôtiè. Le teradzo arouve, è la poura ly è j-ouva tota morfondya dè rin avê. I chè betè adon a dre to don kou a cha chèra: « Le bon Diu ly-è topari gâlyâ têthu!»

Kotiè dzoa dėvan tiè dė teri ha dė Friboa, cha chèra ly di : « No j'arin ôtiè a ha dè Friboa. »

Prou chur ke ly fâ to balamin, chin Dzoje no j-in da dza fi ouna on yâdzo, n'arè topari pâ la konhyinthe dè no rè fére chtache...

È portan ly-an teri la lotèri, è chin Dzojè chin dè rè pâ mèhlyâ, 6),

Cette double déconvenue n'aura sans doute pas retenu la brave Gruyérienne de croire aux miracles, car malgré les moments d'humeur contre tel ou tel saint, son beau pays a conservé très vive la foi des vieux âges. Mais, à propos de miracles, savez-vous qu'il y en a de deux sortes: les grands et les petits. Chasser les poules de la chenevière, en tuer une, la voir revenir toute vive avec ses compagnes, ce n'est là qu'un petit miracle, dit Tobi. Qu'un nemrod en herbe rapporte un liévre tiré par lui-même, c'est encore croyable. Une seule chose est vraiment miraculeuse. Devinez laquelle!

Ma datche mè chublyè a l'orolyo ke l'omo ke chè budzė på du intche-ly, ke poujė på on pi ou kabarė, ke vouêrdê la baraka pê bî ê pê pou, ke di djâmé na a cha fêna, ke breché è panè lè piti kan plyâron, ly-è on mèrâhlyo. Ebin mè ly dyo ke n'è pâ veré; chin n'è tiè on mèrahlyè.

Ouna fémala ke n'a rin dè linvoua è ke dèvejè, chin n'è pâ on mèrâḥlyo; ma ouna fèmala ke ly-a ouna linvoua è ke châ chè tyijî, chin ly-è on mèrâhlyo ke chè onko djêmè yu!... 7).

De ces drôleries, ce divertissant ouvrage en est farci, à côté de fables, de récits de bataille, d'une histoire de Rome à mourir de rire, d'une chanson avec sa musique et de bien d'autres pages, presque tontes ornées de vignettes. Ce qui donue du prix à tout cela, c'est, avec la saine gaîté qu'on y respire, l'art qu'y a mis le conteur. « Kan on vou fére avalâ ouna dzaniva. i fô chavi la montâ », dit-il lui-même (quand on veut faire avaler une bourde, il faut savoir la conter). Or il y est passé maître.

2. - A qui es-tu? - Je suis à mon père. - Et ton père, comment s'appelle-t-il? - Il s'appelle comme moi. — Mais quel est ton nom à toi ? — J'ai le même nom que mon père. - Etes-vous nombreux chez vous?—Nous sommes autant que nous avons de tasses.— Et combien en avez-vous, de tasses? - Nous en avons chacun une, madame.

3. - Hé! voyez donc, il paraît que la ménagerie a ouvert la cage des singes!

L'époux, roide comme une cloche, s'arrête et se retourne vers ce chenapan en lui montrant le poing: « Est-ce pour moi que tu dis cela ? - Non, répond le petit démon, déjà prêt à décamper. - Est-ce pour ma femme? - Non. - Pour qui est-ce donc? C'est pour tous les deux, réplique le vaurien en détalant à toutes jambes. (Mot à mot : « à ventre déboutonné. »)

4. - La Julie, qui était la plus caustique (littéralement : « la plus poivrée ») demanda la première à Goton de ses nouvelles : - Comment va ? lui faitelle en se repliant. - Cela va un peu mieux maintenant, répond Goton, mais j'ai été bien malade. Qu'avez-vous eu ? — Je n'en sais vraiment rien, j'ai cru avoir été empoisonnée. -- Mais ce n'est pas possible! Vous vous serez peut-être mordu la langue, lui dit la sorcière.

5. - L'autre soir, notre Catherine, accroupie derrière sa chèvre, le seau à traire en place, était en train de manier le pis à cette pauvre biquette. Tout à coup, la Bègue (c'est le nom de la chèvre) commence à écarter les jambes, lève la queue et... laisse couler un ruisseau qui n'avait pas la couleur du lait...

Croyez-vous que Catherine se soit fort émue et qu'elle ait déplacé son sceau? Oh! non. Elle se tourne du côté de la chèvre et, tout en continuant de traire, tout en lui faisant les yeux doux, elle se met à dire :

– Fais seulement, fais seulement, ma pauvre, je le coulerai!...

6. — Dès qu'elle eut pris ces billets, elle pria saint Joseph sans débrider, pour qu'il lui fit la grâce de gagner quelque chose. Le jour du tirage arrive et la pauvre d'être toute morfondue de n'avoir rien. Alors la voilà qui se met à dire soudain à sa sœur : «Le bon Dieu est tout de même joliment têtu!»

Quelques jours avant qu'on tirât la loterie de Fribourg, sa sœur lui dit: « Nous aurons quelque chose à celle de Fribourg.

- C'est bien certain, lui fait-elle tout bellement, saint Joseph nous en a déjà fait une (une farce), il n'aura vraiment pas le cœur de nous faire de nouveau celle-ci.

7. — Ma femme (littéralement : « ma douce », comme on dit ailleurs: «ma chère et tendre») ma femme me souffle à l'oreille: l'homme qui ne bouge pas de chez lui, qui ne met pas les pieds au cabaret, qui garde la baraque — par le beau temps et par le mauvais temps - qui ne dit jamais non à sa femme, qui berce les mioches et les torche quand ils piaillent, voilà un miracle. Eh! bien, moi, je lui dis que ce n'est pas vrai ; ce n'est qu'un petit miracle.

Une femme qui n'a pas de langue et qui parle, ce n'est pas un miracle; mais une femme qui a une langue et qui sait se taire, c'est là un miracle comme on n'en a encore jamais vu!

DUÈ Z'HISTOIRÈS

Gare lo fû!

▼EIN sè passavè lâi ia quauquié senannés dein onna pinta dai z'einverons dé Lozena. L'âi avâi z'u onna misa de bou, et vo sédé prâo que dein clliau z'ocajons, on lâi bâi soveint mé quié dé reson.

Et ma fâi quemin lo vin au dzor dé vouâi, lé rudo tchai, l'aviont travailhi avoué lo chenique.

L'étiont quîe onna beinda qu'on iadzo la misa finia, n'aviont pe ca lo coradzo d'alla repreindre lé z'uti, et sé son très ti eimbryi contré la

On iadzo arreva, tsacon démanda la rachon que peinsavé que pouâi onco supporta, lé pllie faiblès l'ont prâi la petita roquille et lé z'autros, la droblia.

Ao bet d'on momeint l'iront ti lé brés su la trablia et le ge asse luiseints quié cllia dai lutzérans.

L'avion assebin ti onna djoûta einfliaie quemin se l'avont z'û onna radzo dé deints, pé rappoo que tzacon l'avai prâi on premiau d'attaque.

Lo Samuiet que n'avâi pas pu allâ à cllia misa, vegne assebin à la pinta, avoué son névâo, po bairé on demi et vairé quemin la misa l'avai étâ.

Lo nevâo fe tot ébaya dé véré qu'ein avai pas ion de la granta trabllia que foumavé, et lin demandè la rèson à s'noncllio, que l'âi repond:

-Ne vâi-tou pas que l'est pé prudeince, kâ ie savont prâo que sé ion dé leu allumavé onna motzette preindront ti få!

Ouna partiâ de Bénechon

yo sédé prâo cein que l'est qu'nna Bénechon? Po clliâo que ne le sâvont pas, l'est ouna fîta de veladzo à pou prî quemeint lé zabbayis dé per tsi no, et que sé fant dein lé z'eindrâi catholiquès.

Po ein reveni à cllia partià, l'étiont don qua-tro valottets pas oncora adrâi échuvi derrâi lé

z'orolhies, et que n'aviont quié quauquié pâis fous dézo lo naz, que sé trovavont dein lo canton de Nautsati. Dou l'étiont dâi Vaudois et lé dou z'autres dâi Britchons.

On deçando né que l'étion einsimblliô, ion dăi Britchons lâo de que l'avai pu déguenautzi la clia de la cava a son vilho, et que faillai que l'allant avoué li. On iadzo dein la plliace, ne s'eimbétiront pas. Ion lão fâ la proposechon d'alla lo leindéman à na Bénechon de l'autro côté dâo lé, deseint que cognessai l'eindrâi, que lé felhies l'ai étiont rido galézes et que l'amavont prao lé z'Inguenots, que cein lé tzanzivé on poû dé lão z'amoeirãos.

Cique que lé z'avâi invitâ l'avâi onna litietta po passâ lo lé et dâo premi coup furont ti d'acco po la partiâ. Lo leindeman ie sont partis et ie vo repondo que sé sont destra amusa. Lo vin étai bon, pas asse tchai qu'ora, assebin, l'ein priront cein qu'on dé: « onna fédérala. »

Lo momeint de reparti etâi tot parâi vegnû. Lé quâtro lulus dié que dâi tiensons s'imbryont, vé lão littietta, que l'uront dza zu rudo dé peinna à l'y eintrâ, po cein quié cllia pouézon dé litietta fasâi quié dzevattà. Apri pro peinna l'arreviront tot dè mîmo.

Lo propriétairo de la littietta lao desè que sé betavé derrai, au gouverna, dinse fu fé, et lé trai z'autro quemeinciront a ramâ. Diéro dé teimps ont te travailhi? On na jamé pu lo savâi. Adi éte quie lo leindeman quand sé sont réveilli l'iront adi à la mîma plliace.

L'aviont aôbllià de decrotzi la litietta.

J. à ST-JEAN.

Une raison. - « Où as-tu connu papa? » demandait un bambin à sa mère.

J'étais tombée à l'eau et allais me noyer lorsqu'il m'a sauvée. Et voilà, mon chéri! L'enfant, après un moment de réflexion :

Alors, c'est pourquoi, sans doute, papa ne veut pas que j'apprenne à nager? — Pn.

Feuilleton du CONTEUR VAUDOIS

Du Jorat à la Cannebière

Une flore imprévue.

Après avoir parcouru diverses parties de l'arsenal maritime, la chorale de Tuayre-Ville fait une découverte étonnante.

Nous voici dans une salle extraordinairement longue, où s'alignent en couloirs, en rues plutôt, des milliers et des milliers de fusils. Ce sont les Lebel actuels de l'infanterie, avec les modèles plus courts pour l'artillerie et la marine. Partout des armes bronzées, propres et luisantes.

Mais le long du grand couloir, du boulevard central, a poussé une flore d'un nouveau genre. Nous nous croyons subitement transportés aux époques de la formation du globe, car jamais notre imagination n'aurait pu concevoir quelque chose de pareil. Ce sont des arbres énormes, de grandeur naturelle, entièrement bâtis avec de vieilles armes ou avec des parties démontées : fusils, pistolets, sabres, haches d'abordage, boulets, balles, grenades, couteaux, poignards, baguettes de fusils, boucles, gâchettes, anneaux, poignées, etc. Rien n'y manque : trone, branches, feuilles, fleurs, boutons et fruits. Ici, c'est un oranger dont le tronc et les branches sont des canons de fusil; les feuilles, des platines d'anciens fusils à pierre; et les oranges, des grenades d'artillerie. Là, des pampres de vigne où des chiens de fusil, ajustés les uns à la suite des autres, forment les sarments qui portent de superbes grappes de raisins en balles rondes. A côté, des saules pleureurs en baguettes de fusils; puis une superbe avenue de palmiers, de phœnix, de chamérops, de bananiers, etc., dont les palmes et les régimes sont faits avec des lames de sabres et de poignards, avec des baïonnettes, des crosses de pistolets. Ailleurs, des ananas, des gerbes de céréales, des arbres de toutes les tailles et de toutes

les variétés. C'est tellement exact qu'il faut regarder de près pour voir avec quoi ils sont montés. Tout brille et donne un éclat de vie et de fraîcheur à cette forêt féerique.

Pour protéger les plantes les plus rares et les plus curieuses, comme on le ferait dans un Jardin des Plantes, sont disposées de superbes grilles faites aussi avec des fragments d'armes, dont chaque pièce, chaque forme a donné lieu à des motifs différents : volutes, rosaces, feuilles enroulées, cornes d'abondance avec une profusion de fleurs et de fruits. C'est merveilleux. On s'agenouillerait devant toutes ces curiosités. Nous comprenons pourquoi le vieux gardien nous ordonnait de ne rien toucher, et vit de mauvais œil notre arrivée.

Jamais, dans aucune exposition, il n'a été possible de montrer au public de pareils chefs-d'œuvre de patience, de goût, de génie même, ainsi que de connaissances botaniques. C'est dommage que ces merveilles, uniques dans leur genre, soient cachées si jalousement au fond de l'arsenal.

Il est fort probable que beaucoup des armes qui ont servi à créer cette forêt d'acier proviennent du butin enlevé aux Bernois en 1798 et conduit ici pour organiser l'expédition d'Egypte. Cette origine ne nous émeut guère à ces heures, et nous ne pouvons nous décider à quitter ces lieux. Il faut pourtant aller plus loin, car les heures se passent.

La bouillabaisse.

Admise à visiter un cuirassé en cale sèche, le Saint-Louis, la chorale de Tuayre-Ville l'admire en ses moindres détails, et en sort émerveillée, mais l'estomac dans les talons.

Il s'agit d'aller se restaurer. Un rabatteur, aussi gredin que les bateliers, nous entraîne dans un restaurant du port, assez bien tenu, mais dont les prix sont plutôt salés. Il n'y a pas à hésiter, ce n'est pas le moment de faire des économies. Puis, ce n'est guère l'habitude par ici d'aller boulotter dans les cafés en portant sa pitance dans un bissac, comme on le fait à la foire de Moudon.

Pour la première fois, nous allons faire connaissance avec la célèbre bouillabaisse. Il paraît que le poisson servant à la préparer n'est pas encore pê-ché, car on nous fait attendre plus d'une heure. Enfin elle apparaît. Mais, ô surprise! ce n'est pas une soupe, un mélange, un capharnaum de toutes espèces de bêtes, comme le prétendait le Monépour nous dégoûter, mais d'énormes tranches de poissons bouillis, nageant dans une sauce jaunâtre, épaisse et très épicée, où l'odeur de safran domine. Puis, pour accompagner ce plat. un deuxième, rempli de la même sauce, où le poisson est remplacé par des tranches de pain. On puise dans les deux, et c'est, ma foi, épatant. Il faut toutefois prendre garde aux arêtes pour ne pas courir le risque de s'étrangler. Baptiste s'en aperçoit à ses dépens. Nous l'entendons gémir sur son assiette, faire des efforts comme les chats quand ils avalent un os et déclarer, les larmes aux yeux, que ce « papet » est plein de « rangs » de « fas-

Une partie de la société, réunie dans une autre salle, préfère manger quelque chose de plus expéditif et trouve moyen de dévorer notre dessert, histoire de nous aider et pour avoir plus vite fini. Ils volent pour rendre service. Voilà un nouveau cas à soumettre aux moralistes.

Un de nos sergents, le plus grand de la bande, est aux prises avec un mets absolument nouveau pour lui. Ayant remarqué un bocal plein d'olives en conserves et croyant avoir affaire avec des cerises, il s'en sert une ration digne de sa taille. Mais il n'a pas compté avec les formidables condiments du Midi, et il renouvelle à belles grimaces notre lutte contre certains anchois de Genève.

Sur les « pointus ».

Il est temps d'aller faire une promenade sur mer; les bateliers nous réclament. L'embarquement sur leurs pointus, nom donné à leurs bateaux, a lieu sans plus tarder, sur le Carré du Port, superbe esplanade dominant toute la rade et au milieu de laquelle s'élève la statue du Génie de la

Le coup d'œil est féerique. Nous allons de merveille en merveille. Après avoir admiré à l'arsenal la puissance et la force, nous contemplons les beautés du paysage resplendissant aux rayons du soleil. Cette rade, au dire des marins, est, avec celle de Rio-de-Janeiro, la plus belle du monde. C'est un

peu, mais considérablement agrandi, le coup d'œil de Montreux, car on ne peut voir la pleine mer. En face, semblable au littoral de la Savoie, moins les montagnes, s'étend la presqu'île de Tamarie et de Saint-Mandrier, fermant la rade du côté de la Méditerranée. Pour pénétrer dans le port de Toulon, les navires doivent passer un étroit goulet, formidablement défendu par des batteries de terre et par des mines sous-marines. C'est la « bouteille » de Santiago; mais il est certain que la flotte française ne s'y laisserait pas « embouteiller » aussi facilement que celle des Espagnols. Tout est bien gardé partout; les forts dominent nos têtes et sur un rayon immense on n'aperçoit que des travaux militaires.

Toute la rade est occupée par des vaisseaux : torpilleurs, contre-torpilleurs, cuirassés et croiseurs. Voici les cuirassés Patrie, Démocratie, République, Vérité, tout récemment construits, puis le superbe croiseur-cuirassé Ernest Renan. aussi battant neuf, à six cheminées, marchant à une allure extrêmement rapide.

En route pour le Patrie! Deux barques aux voiles latines y transportent tous ceux de la chorale qui ne redoutent pas l'eau. (Quelques-uns ont jugé prudent de rester sur le plancher aux vaches). La mer nous secoue un peu et parfois les « liquettes » ont l'air de piquer une tête dans les flots, ce qui ne nous plaît guère. En longeant le croiseur Ernest Renan, qui nous écrase de sa masse, nous assistons à une revue. Le matelots sont alignés sur le pont supérieur et présentent les armes.

Nous accostons le Patrie. Nos barques s'amarrent à une plate-forme suspendue par des moufles, d'où part un escalier qui atteint un sabord ouvert dans les flancs du navire. L'ascension n'a rien de bien agréable, car la mer est un peu agitée et l'escalier branle un peu plus qu'il ne serait nécessaire. Il s'agit donc de prendre garde pour ne pas servir de proie aux poissons de la Méditerranée.

(A suivre.)

Le bouton. — M. X., indisposé et obligé de garder la chambre, manda un barbier pour le raser. Celui-ci, ayant achevé sa mission et recu son paiement, était déjà sur le carré, quand ', qui venait seulement de s'apercevoir que le figaro l'avait coupé, le fit rappeler.

Excusez-moi, monsieur, de vous faire revenir, mais je ne vous avais payé que pour la barbe. Voici pour la saignée.

Le barbier voulant se disculper disait que son rasoir avait rencontré un bouton.

- Je vous entends, lui répliqua M. X***, vous n'avez pas voulu d'un bouton sans boutonnière.

Encore deux de « Jean-Louis » ! — Vendredi dernier c'était la septième à Lausanne. On a joué et l'on a encore refusé du monde.

La nouvelle scène avec le bolchevik et la chanson înédite: « Restons maîtres chez nous » ont obtenu grand succès.

Dimanche passé, Jean-Louis aux frontières fit deux salles combles à Berne. A la matinée, MM. Camille Decoppet et Eugène Ruffy donnèrent le signal des applaudissements.

Les huitième et neuvième auront lieu, au Grand Théâtre, aujourd'hui samedi en soirée à 8 heures et demain dimanche en matinée à 2 ½ h. Et ce sera bien terminé, cette fois. La location est ouverte.

Grand-Théâtre. - Demain soir, représentation extraordinaire, qui fera sûrement salle comble: D'un jour à l'autre, de Francis de Croisset, et Le secret de Polichinelle, de Pierre Wolf, deux comédies délicieuses et pétillantes d'esprit.



Julien Monnet, éditeur responsable.

Rédaction: Julien Monnet et Victor FAVRAT

LAUSANNE. - IMPRIMERIE ALBERT DUPUIS